

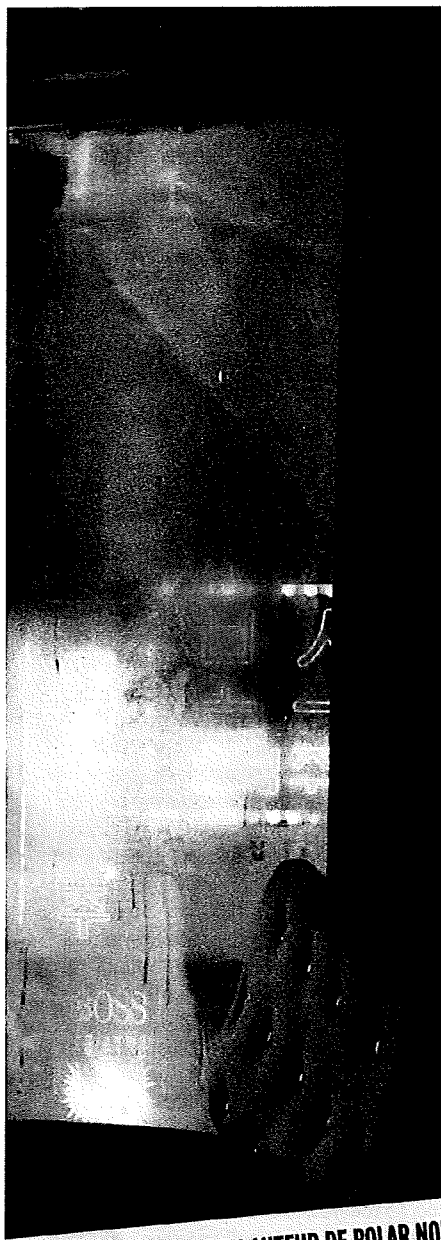
Polar

LES LIEUX DU CRIME 6/6

A SEOUL AVEC KIM



# YOUNG-HA



PATRICK ZACHMANN/MAGNUM PHOTOS

L'ascenseur est tombé en panne juste avant le treizième étage. C'était un bon coup du sort pour le reporter. Qu'est-ce qu'il doit faire, là, le reporter, vers les 8 heures du soir, dans un immeuble de l'ouest de Séoul, Corée du Sud ? Il pourrait appuyer sur le bouton rouge, bien sûr, mais est-ce le bon, celui des appels au secours ? Et qu'est-ce qu'il dira au préposé, si tant est que les préposés préposent à une heure pareille, si loin du centre ? Au bout de trois jours dans l'immense mégapole, dix millions d'habitants, soit le quart de la population du pays, son coréen reste, il faut bien l'avouer, plutôt rudimentaire. Mais on voudrait vous y voir, avec cette langue dont l'origine, à l'instar du basque ou du hongrois, reste un mystère pour les linguistes. Le coréen appartiendrait, comme le turc et le mongol, à la famille des langues ouralo-altaïques. Ceci n'est, à part ça, qu'une hypothèse parmi d'autres.

Ce qui n'est pas une hypothèse, c'est que le coréen n'est pas facile-facile à apprendre sur le tas, et sur le tard. L'envoyé de *Télérama* s'en tient donc à quatre mots, *annyeong hasimnikka* (bonjour), *annyeonghi gyeseyo* (au revoir), *juseyo* (s'il vous plaît) et *gamsa hamnida* (merci). C'est un bon viatique pour la vie de tous les jours, mais un peu mince pour se sortir des situations d'urgence.

L'envoyé de *Télérama* s'interroge sur l'ironie des événements. Pas plus tard que la veille, juré craché, il vient de lire une nouvelle de

**Le quartier de Chongno. Dans le Séoul de Kim Young-ha, on croise des artistes qui peignent avec leur corps nu, des filles qui font l'amour en mangeant des sucettes...**

Kim Young-ha qui s'intitule *Mais qu'est-il arrivé au type coincé dans l'ascenseur* ? Issue d'un recueil traduit en plusieurs langues, dont l'anglais et l'allemand – mais pas le français –, cette nouvelle raconte les déboires d'un quidam auquel il arrive, en une matinée bien trop longue pour un seul homme, tuile sur tuile. Salarié modèle, du moins on le suppose à sa volonté de rejoindre au plus vite son poste de travail, M. Jeong commence sa journée en cassant son Gillette, avec pour conséquence de ne se retrouver rasé que de la moitié du visage, ce qui la ficherait mal un peu partout dans le monde, mais pourrait tout bonnement vous casser une carrière dans un pays où l'on ne badine pas avec les apparences.

Ensuite, tout s'enchaîne. Chargé ce matin même de présenter à sa direction un rapport très attendu sur la diminution générale de l'utilisation du papier hygiénique dans son entreprise, M. Jeong est en retard. L'ascenseur ne marche pas : il descend douze étages à pied. Il saute dans un bus : celui-ci rentre dans un camion. Il prend un autre bus : une passagère l'accuse d'attouchements sexuels. Bref, les heures passent et tout concourt à ce que, dans son entreprise, on continue longtemps encore à gâcher 1,20 m de papier toilette par personne et par jour, et non pas 1 mètre comme il entendait en convaincre sa direction si celle-ci prenait fissa les diverses mesures de bon sens proposées dans son étude. On allait oublier : à chaque étape de son calvaire matinal, M. Jeong tente d'appeler le 911, le numéro des urgences, pour signaler qu'il a aperçu, un peu plus tôt, un type coincé dans l'ascenseur de son immeuble. En vain. La nouvelle s'achève sans que le lecteur sache, évidemment, ce qu'il est advenu du malheureux qui lui donne son titre.

Mais qu'est-il arrivé au reporter de *Télérama* coincé dans l'ascenseur de Kim Young-ha ? Il a appuyé sur un bouton, au hasard – il lit encore plus mal le coréen qu'il ne le parle –, et celui-ci a redémarré. Fausse alerte, ➔

**CHAQUE SEMAINE, UN AUTEUR DE POLAR NOUS EMMÈNE SUR LE TERRITOIRE DE SES ROMANS. DANS LA CAPITALE SUD-CORÉENNE, SATURÉE DE VOIES RAPIDES ET DE BUILDINGS, LA MODE EST AU SUICIDE. CE MÉLANGE DE FRÉNÉSIE ET DE DÉSENCHANTEMENT A INSPIRÉ KIM YOUNG-HA. COINCÉ DANS UN ASCENSEUR EN PANNE, EN RETARD POUR SON DÎNER, NOTRE GRAND REPORTER EST LUI AUSSI EN PLEIN DÉSARROI...**



PARK SANG-HOON POUR TELERAMA

→ mais il a failli y croire. Deux étages et demi plus haut, l'écrivain l'a accueilli en compagnie de sa femme, de trois personnes de sa maison d'édition, et de ses deux chats. Miss Young-joo, sa traductrice, Louise pour les intimes francophones, lui a fait comprendre que ça ne se faisait guère, en Corée, d'arriver avec deux heures de retard quand on était invité à dîner. Le buffet était servi depuis belle lurette. On reconnaissait, entre autres gâteries, les deux plats nationaux, le *mandu*, petits raviolis farcis à la viande, aux légumes et aux herbes, et le *kimchi*, ces légumes fermentés, du chou chinois le plus souvent. Autrefois, le *kimchi* était préparé à l'automne pour

et un rien exagérée représentant un ballon rond. Vers l'ouest, des gratte-ciel, des échangeurs, des autoroutes. Vers l'est, idem, avec la voie rapide qui plonge vers le cœur de la ville en longeant le fleuve Han – « quatre fois plus large que la Seine », nous assure Louise – et les trente ponts qui le traversent.

Un seul chiffre, pour éviter de parler de Samsung, de la production de puces et d'une industrie si dynamique qu'elle a fait passer en un rien de temps la Corée du statut de pays du tiers-monde à celui de poids lourd de la mondialisation : selon une étude Ipsos-Insight, la Corée comptait près de 23 millions d'internautes en 2003, soit 70 % de sa population adulte, ce qui la place au deuxième rang mondial après le Canada pour la pénétration d'Internet (et 95 % d'entre eux ont accès au haut débit, record mondial). Dans les années 80 et 90, la Corée se développe économiquement, socialement, politiquement – la démocratie véritable ne date ici que de 1992 –, mais sa littérature reste très traditionnelle, marquée par le confucianisme et le bouddhisme et fort peu soucieuse de modernité. Quand Kim Young-ha publie son premier roman, en 1996, il est salué comme le chef de file d'une nouvelle génération d'écrivains qui se frottent à la vie telle

à trépas. Ça met du *kimchi* dans le réfrigérateur, mais c'est surtout une question d'éthique, car « ceux qui ne savent pas tuer ne savent pas aimer ».

Ce faisant, Kim Young-ha et son narrateur nous entraînent dans le Séoul des années 90. On y rencontre des artistes expertes en performances, qui peignent des toiles avec leur corps nu, des filles peu farouches, qui font l'amour en mangeant des sucettes (« C. a toujours peur que le bâton ne lui crève les yeux »), des « taxis balles de revolver », qui foncent à plus de 180 kilomètres à l'heure la nuit sur les autoroutes suspendues. Bref, cette Corée-là possède fort peu de points communs avec le pays du Matin-Calme. « L'économie explosait, dit Kim Young-ha. C'était une époque de frénésie et d'excès, et c'est ce que j'ai voulu rendre dans mon livre. »

On ne sait pas très bien si le « héros » de *La Mort à demi-mots* pousse ses clients à se suicider ou s'il tente de les retenir. Toujours est-il qu'il en fait son affaire. Suicideur, drôle de job. « C'était prémonitoire, dit Kim Young-ha. Dans la Corée de l'expansion économique, se suicider était très mal vu : se tuer, c'était faire perdre une main-d'œuvre indispensable au pays. Aujourd'hui, tout se

## “DANS LA CORÉE DE L'EXPANSION ÉCONOMIQUE, SE SUICIDER ÉTAIT TRÈS MAL VU : SI

assurer la pitance durant les longs mois d'hiver. Il y a encore une ou deux générations, la plupart des Coréens enterraient, nous assure-t-on, une jarre de *kimchi* dans le jardin, meilleur moyen d'assurer sa conservation.

On en conclura que, deux ou trois décennies en arrière, la plupart des Coréens possédaient un lopin de terre. C'est difficile à croire, surtout lorsque l'on regarde la Corée depuis le balcon de Kim Young-ha. Face à nous, à quelques centaines de mètres, comme une soucoupe volante atterrie dans la nuit, le stade construit pour la Coupe du monde de football de 2002 (World Cup Stadium en VO), signalé par une sculpture lumineuse

### LE KIM PARFAIT

*La Mort à demi-mots*, de Kim Young-ha (le seul ouvrage publié en français), traduit du coréen par Isabelle Boudon, éd. Philippe Picquier, coll. Picquier poche, 138 p., 6 €.

qu'elle va et surtout telle qu'elle change. « Nous vivions un profond bouleversement, dit Kim Young-ha, mais personne dans la littérature ne semblait s'y intéresser. Je me suis contenté de regarder autour de moi. »

*La Mort à demi-mots* est une sorte de polar fantastique. Son titre français n'a pas grand-chose à voir avec l'original, *Naneun na-reul pakwihal kwoulika ita* (« J'ai le droit de me détruire ») : « C'est ce qu'a lancé Françoise Sagan quand les policiers l'ont interpellée pour consommation de drogue », explique Kim Young-ha. Le narrateur est un esthète tueur. Il contacte les fatigués de la vie en passant des petites annonces, en lisant des articles dans la presse économique sur les sociétés en faillite, en les traquant dans les musées ou les expositions : « Par exemple, si un samedi après-midi je remarque quelqu'un à l'allure lente, très lente, qui se soucie uniquement de regarder les tableaux, sans jeter un seul coup d'œil sur sa montre, je me mets à l'observer attentivement. » Ensuite, il établit un contrat avec son « client » et l'aide plus ou moins gracieusement à passer de vie

passer comme si le suicide était devenu à la mode. Des jeunes gens se contactent sur Internet et se suicident ensemble, dans une voiture au fond des bois ou dans un hôtel. » M. Kim est devenu une sorte d'expert en la matière, concède-t-il en riant. « Au Japon, assure-t-il, les candidats au suicide s'aident psychologiquement et techniquement, mais ne se rencontrent pas. En Corée, ils se donnent rendez-vous dans tous les coins du pays. C'est beaucoup plus convivial. » On plaisante, on plaisante, n'empêche que notre écrivain a toujours une petite crainte lorsque la télévision ou le journal relaient un de ces troublants faits divers : « J'ai peur qu'un de ces jours on trouve mon livre à côté des corps. »

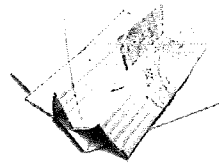
A l'époque, Kim Young-ha, lecteur de Bataille et de Baudelaire – mais aussi de Jules Verne et de Conan Doyle –, était « assez obsédé par Eros et Thanatos ». « Par exemple, explique-t-il, j'étais fasciné par la vitesse. Il m'arrivait assez souvent de sortir de chez moi en voiture au milieu de la nuit juste pour rouler, comme ça, le plus vite possible. » Aujourd'hui, il s'est calmé. « C'est la sagesse de vie

## LES LIEUX DU CRIME SÉOUL

*l'âge, sans doute, dit-il, et le mariage* » (il a rencontré sa future femme alors qu'elle donnait des cours, comme lui, à l'Institut des langues pour étrangers). Ne pas oublier non plus les radars implacables, qui ponctuent depuis quelques années les routes coréennes, impliquant la disparition quasi inéluctable des « taxis balles de revolver » et autres véhicules de candidats à l'accident, même si les obstinés s'équipent de plus en plus de systèmes GPS ultra perfectionnés qui signalent tous les contrôles.

De son premier roman, M. Kim dit qu'il était « léger et ludique ». Léger et ludique, un livre qui traite du suicide ? Plus souvent qu'à son tour, en Corée, votre serviteur se sentira victime de l'effet *Lost in translation*. « Disons, précise l'écrivain, que je l'ai écrit vite, et facilement. » Le deuxième, *Pourquoi Arang ?*, reprend une légende coréenne qui narre com-

**Kim Young-ha (page de gauche) est le chef de file d'une nouvelle génération d'écrivains. Ci-dessous, le quartier branché d'Itaewon.**



**+ sur [telerama.fr](http://telerama.fr)**

**Parcourez la carte interactive du Séoul de Kim Young-ha.**

ment l'âme d'une jeune femme violente et assassinée hante l'assassin, sous la forme d'un papillon qui virevolte autour de sa tête. Kim Young-ha enquête sur les différentes versions de cette histoire, compare les manuscrits, suggère de nouvelles hypothèses. Son troisième roman, *Fleur noire*, est paru il y a un an à Séoul. Cette fois, l'écrivain s'attache à l'aventure – véridique – d'un groupe de Coréens émigrés au Guatemala au début du siècle. « Je préfère désormais la réalité à la fiction. Pour ce livre, je me suis vraiment frotté au réel, j'ai longuement enquêté, mon regard sur le monde s'est élargi. Je crois qu'il a plus de poids que les précédents. »

Trois films ont déjà été tirés de ses nouvelles et romans. Kim Young-ha ne s'y intéresse pas plus que ça. « Je vends les droits, et ça ne m'appartient plus, explique-t-il. Le cinéma est une trop lourde machine. Pour explorer tous les possibles, rien ne vaut la littérature : il suffit d'un ordinateur portable, ou d'un papier et d'un crayon. » Si loin qu'il s'en souvienne, il a toujours rêvé de devenir écrivain. « Mon père était militaire. On déménageait souvent. C'était difficile pour moi de me faire des copains, et surtout de les conserver. J'étais un enfant assez seul et je me réfugiais dans la lecture. Quand je serai grand, me disais-je, je serai romancier, ou journaliste. » Son père étant en poste dans la zone démilitarisée qui sépare les deux Corées, Kim Young-ha y a passé plusieurs années. « J'entends encore, dit-il, les animaux qui sautaient sur les mines, des chiens, des chats, des lapins... »

Pour garder ses rares copains, Kim Young-ha leur racontait, le soir, des histoires qui ne finissaient jamais ● **Christian Sorg** (envoyé spécial à Séoul)

### TUER, C'ÉTAIT FAIRE PERDRE UNE MAIN-D'ŒUVRE INDISPENSABLE AU PAYS."

